

## 12) « Soyez féconds ... »

J'aimerais méditer avec vous sur un autre aspect, très important, du récit de la création et le mettre en rapport avec le désir de saint Benoît de nous offrir un chemin d'épanouissement de notre humanité.

N'oublions pas que le premier mandat que Dieu confie à la créature humaine, et je dirais même le premier commandement auquel l'homme doit obéir, est celui de la fécondité, il vient même avant l'interdiction de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal : « Dieu les bénit et leur dit : 'Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Soyez les maîtres des poissons de la mer, des oiseaux du ciel, et de tous les animaux qui vont et viennent sur la terre' » (Gn 1,28).

Quelque soit le travail que nous faisons, tant dans le domaine matériel que dans le domaine spirituel, il doit viser une fécondité, doit obéir à notre vocation à la fécondité. Nous sommes des créatures vivantes, non des objets, et cela veut dire que notre épanouissement ne peut jamais se limiter à un fonctionnement, mais doit être une fécondité, un engendrement, une dilatation de la vie en nous et pour les autres.

Cependant, entre cette première parole de Dieu en créant Adam, et nous, il y a la chute, et cela a rendu problématique la fécondité de la vie humaine. La fécondité sexuelle, la fécondité culturelle, la fécondité du travail, la fécondité spirituelle, tout est devenu problématique, tout cela ne va plus de soi, tout cela comporte désormais un aspect de peine, de difficulté, de confusion, de possibilité d'échec, de stérilité. Cela ne va plus de soi que l'être humain soit fécond, qu'il se multiplie, qu'il arrive à remplir la terre, à dominer la terre et tous les animaux. Et pourtant, Dieu ne retire pas à l'homme cette vocation, car elle est inhérente à l'humanité de l'homme, et s'Il punit l'homme à cause du péché, Dieu ne veut pas l'anéantir. Dieu peut punir, peut corriger, mais Il ne revient pas sur la vocation qu'Il donne aux créatures humaines. Il y a là un aspect fondamental de la miséricorde de Dieu que nous ne devons pas oublier.

Mais entre l'appel à la fécondité adressé à Adam et Eve et notre vocation à la fécondité, il n'y a pas seulement le péché, il y a surtout le Christ, l'événement de la Rédemption. Et c'est dans le Christ que l'appel à la fécondité que Dieu adresse à l'homme prend une tournure paradoxale : il s'accomplit à travers la mort. Le « Soyez féconds et multipliez-vous ! » du premier appel de Dieu devient : « Amen, amen, je vous le dis : si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit » (Jn 12,24).

Jésus, ici comme dans toutes les paraboles, ne fait que décrire ce qui arrive dans la nature, dans la réalité que tout le monde peut constater. Et dans la semence qui meurt pour donner du fruit, Il voit la meilleure description de ce qui devrait se passer dans notre vie après le premier péché et après que l'homme est devenu mortel, pour répondre à la vocation originelle à être fécond et à se multiplier.

« Soyez féconds et multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la » (Gn 1,28). Cela ne peut plus se passer sans tenir compte de la mort, du fait que notre vie est désormais soumise à la loi de la mort. Mais c'est là que le mystère pascal du Christ rayonne sur nos vies d'une manière surprenante, car le Christ transforme la conséquence du péché, qui entrave le plus la fécondité de notre vie, en condition même de notre plus grande fécondité.

Jésus nous révèle une mort qui est pour la vie, qui est pour une plus grande vie, pour une fécondité multipliée. Il nous la révèle en mourant pour nous, en mourant le premier de cette mort-là, de cette mort féconde, de cette mort pour la résurrection, d'une mort qui n'est pas, comme elle l'est pour nous, le fruit d'un péché, mais pur don de sa vie.

Or, la mort du grain de blé est une mort d'humilité, une mort qui est la conséquence du fait de « tomber en terre », de tomber dans l'humus.

La première mort, celle infligée à Adam et à toute sa descendance, est le fruit de l'orgueil, de l'élévation. L'homme et la femme veulent être « comme des dieux » (Gn 3,5) ; dans leur orgueil ils s'élèvent au-dessus de la terre, au-dessus de la poussière dont ils sont pétris. Le fruit de cela est une mort stérile, une mort subie, une mort qui ne donne pas la vie.

La mort du Christ, au contraire, est l'aboutissement de son abaissement. Elle est le point le plus bas de son abaissement, de son humilité. « Lui qui était dans la condition de Dieu, il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix » (Ph 2,6-8).

Jésus nous révèle ce qu'est désormais le secret de toute fécondité, un secret que la création nous dévoile depuis toujours dans la loi des semences qui doivent tomber en terre et mourir pour porter du fruit.

Mais lorsqu'il ne s'agit plus d'un simple grain de blé tombé en terre pour mourir, mais de Dieu Lui-même, et, à sa suite et par sa grâce, de l'homme, son fruit est la résurrection, son fruit est la vie plus forte que la mort, son fruit est « l'amour fort comme la mort », ainsi que nous l'annonce le Cantique des Cantiques (8,6), le fruit est l'arbre de la vie.

C'est à cette lumière que nous devons comprendre saint Benoît et toute sa vision évangélique de la vie monastique et de l'homme en général. Le moine qui suit la Règle est conduit à apprendre que la fécondité de sa personne ne peut passer que par la mort à soi-même. Adam et Eve, au fond, lorsqu'ils travaillaient, lorsqu'ils récoltaient les fruits du jardin, lorsqu'ils vivaient tout simplement, ils pouvaient même oublier que tout cela n'était possible que grâce à Dieu. Ils pouvaient même oublier que sans Dieu, ils ne pouvaient rien faire et encore moins vivre. Le péché a cédé à cette tentation d'oublier notre dépendance inaliénable par rapport à Dieu qui nous crée.

La mort nous apprend que nous sommes impuissants à garantir la fécondité définitive de notre existence. La mort nous apprend notre réalité de créatures, notre vérité. Et si Dieu a permis que la mort entre dans le monde, ce n'est pas par vengeance, par pure punition, mais pour nous apprendre la vie, pour nous apprendre la vérité de la vie, cette vérité qui se manifeste totalement dans la mort et la résurrection du Christ. L'humilité, c'est l'homme qui reconnaît qu'il ne peut rien sans Dieu, qu'il n'est rien sans Dieu. Seul, il ne peut que demeurer stérile, mais lorsqu'il accepte de mourir à sa solitude autonome, sa mort même devient le lieu où germe le miracle d'une vie nouvelle, féconde, multipliée, une vie de communion. Le grain de blé devient épi.

Tout dans la Règle nous appelle à cette conscience. La prière, le travail, la vie commune, les hôtes, les malades, les responsables, les frères qui tombent, le sommeil et la veille, le jeûne et la manière de manger, le silence et la parole, tout nous appelle et nous éduque à la conscience que sans Dieu, nous ne sommes pas vivants et féconds.

Alors, il faut qu'au centre de tout cet apprentissage à devenir de vraies créatures, il y ait une conscience qui puisse consentir à cela, il faut qu'il y ait un cœur qui dise « oui » à cela. C'est pour cette raison que Benoît met au centre de toute la spiritualité monastique l'éducation de l'humilité de notre cœur. Seulement un cœur humble peut se tenir au centre de toute notre vie au monastère, et de la vie humaine tout court, en unifiant toute chose. Il n'y a que le cœur humble qui peut être le foyer de l'unité de notre vie. Car le cœur humble consent vraiment à vivre avec Dieu, à rester attaché à Dieu.

Il y a une magnifique expression de saint Benoît pour définir le cœur humble. Elle se trouve au 7<sup>ème</sup> degré de l'humilité, qui consiste à « non seulement se proclamer des lèvres le dernier et le plus vil de tous, mais aussi à le croire fermement du fond du cœur » (RB 7,51). En latin, c'est beaucoup plus expressif : « *intimo cordis credat affectu* » : qu'il le croie de l'intime affection du cœur.

Il s'agit de laisser pénétrer la conscience de sa propre misère dans le sentiment le plus intime du cœur. Chacun des degrés d'humilité vise cela, éduque à cela, à cette intériorisation du sentiment de ne pas se suffire, de ne pas avoir de valeur en soi-même sinon grâce à Dieu. Tout ce qui dans l'ascèse monastique ne vise pas cela, n'aboutit pas à cela, au moins comme conscience et désir, demeure vain et stérile, ne porte pas de fruit. Si notre cœur n'est pas ce grain de blé qui accepte de tomber dans la terre de l'humilité pour mourir à son orgueil, rien dans notre vie ne portera de fruit. Tous les efforts qui n'aboutissent pas à cela, qui ne tendent pas à cela, sont vains, et même nuisibles. Un publicain, un pécheur au cœur humble est plus saint aux yeux de Dieu qu'un pharisien parfait au cœur orgueilleux.

Mais surtout, nous constatons que sans ce sentiment humble dans l'intimité du cœur, nous ne sommes pas libres; libres face à tout ce qui occupe et sollicite notre vie. L'humilité du cœur assainit tout, même une vie toute erronée, fourvoyée, même une vie incohérente en tout.